

Les 400 coups

À l'heure de refermer sa salle de classe, Dominique Fabre nous en ouvre la porte. Résultat ? On ne voudrait plus en sortir.

JULIETTE EINHORN

Is l'appellent Keyser Söze, le caricaturent en Gargamel ou tracent une courbe qui recense le nombre de « chut » qu'il dit en cinq minutes. Ils sont drôles et cruels, inoubliables. Il y a ceux qui dorment, celles qui organisent une séance de coiffure en classe. Ceux qu'il n'a jamais revus, disparus dans les limbes au milieu de l'année, ceux qu'il recroise vingt ans plus tard, ici ou là, sur le boulevard... Ce sont les élèves de Dominique Fabre. Ils ont bien failli, en quarante ans d'enseignement, réussir à lui faire croire que non, « *le temps ne nous mangera pas de la même façon que les autres* »...

Il y a ceux qui lui donnent des conseils vestimentaires, celui qui nage sur sa chaise, ou celui qui tente de quitter le cours en marchant à quatre pattes en ronronnant. À Bondy (« *Ici comme ailleurs, la banlieue prend son temps pour améliorer les vies* ») ou à Paris (le 13^e, le 12^e arrondissement), ce ne sont pas exactement les mêmes enfants, mais, chacun et tous, qu'il ait oublié leur prénom ou leur classe, ils se promènent dans ses rêves, gravant en lui leurs rires et leurs silences, leurs secrets – tout ce qu'on amène de soi en cours, pas traînant, sourire triste et larmes contenues – résistance fragile, insolence à fleur de peau, sensibilité contrariée.

Dans sa langue habitée, qui charrie comme personne les éboulis de la vie depuis *Moi aussi un jour j'irai loin* jusqu'à *J'aimerais revoir Callaghan* et *Gare Saint-Lazare*, ce grand poète du quotidien tient ici le journal vibrant, de l'intérieur, de cette rencontre du troisième type qu'est le face-à-face indéfinissable, chaque semaine, entre un enseignant à qui l'on demande de

garder ses distances alors qu'il est dans l'œil du cyclone et de jeunes vies qui l'épuisent mais le touchent au cœur. Il dit ce grand chambardement, sur des décennies, d'un prof qui doit faire fi de toutes les pesanteurs, puiser dans ses dernières ressources pour transmettre bien plus qu'une matière...

Ce qui bouscule, ce qui enchante dans *La jeunesse est un cœur qui bat*, c'est cette révélation : être professeur, ce serait, au fond, se faire écrivain de tous les jours. Devoir tout inventer, interrogation sans fond à la réponse toujours différée.

Le livre frémit de ces questions posées par les élèves, qui restent en tête parce qu'elles ont plus à voir avec la vie qu'avec l'anglais. Comme si lui, leur professeur, pouvait formuler dans ses réponses, semblent-ils espérer, une recette et un philtre magique. La résolution d'un avenir incertain dont il détiendrait peut-être la clé. On pleure, on rit avec eux. De ces vies tressées qui se percutent. De ces autres questions, aussi, que les adolescents lui posent parfois, à leur insu, dans le mystère de leur présence cabossée. Toutes ces heures passées, au fond, à vivre ensemble, puisque « *la vie est éternelle par moments* »... ■



LA JEUNESSE EST UN CŒUR QUI BAT

Dominique Fabre, *Arléa*, collection « La rencontre », 276 pages, 20 euros.